

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

14 juillet 1863.

Le *Moniteur* reproduit dans sa partie non-officielle les dépêches adressées par la France, l'Autriche et l'Angleterre à leurs ambassadeurs auprès du cabinet de Saint-Petersbourg, au sujet des affaires de Pologne.

Les six points suivants concertés entre les trois cours ont été présentés au gouvernement russe comme base des négociations :

1. Amnistie complète et générale ;
2. Représentation nationale avec des pouvoirs semblables à ceux qui sont déterminés par la charte du 15-27 novembre 1815 ;
3. Nomination de Polonais aux fonctions publiques, de manière à former une administration distincte et nationale, et inspirant de la confiance au pays ;
4. La liberté de conscience pleine et entière, et suppression des restrictions apportées à l'exercice du culte catholique ;
5. Usage exclusif de la langue polonaise comme langue officielle de l'administration, de la justice et de l'enseignement ;
6. Etablissement d'un système de recrutement régulier et légal.

Les communications adressées à la Russie par le comte Russell et le comte de Rechberg s'accordent entièrement avec la dépêche française si ce n'est par la forme, du moins par le fonds.

On attend prochainement la réponse du prince Gortschakoff.

D'après une correspondance adressée de Saint-Petersbourg au *Bulletin de Paris*, la réponse du cabinet russe à la note du gouvernement français serait affectueuse, celle transmise à Vienne serait bienveillante, et celle envoyée à Londres témoignerait d'un mécontentement voisin de l'irritation.

La même correspondance ajoute : « Dans le cas probable où les six propositions seraient adoptées par le gouvernement russe comme base des négociations en

faveur de la Pologne, les plénipotentiaires se réuniraient à Paris. »

M. le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets une circulaire pour les convier à s'occuper activement de la prochaine session des conseils généraux. Le document dont il s'agit est tout à fait étranger à la politique.

J. REBOUX.

On écrit de Cracovie à l'*Agence Havas* :

« Les six points présentés par les puissances ne garantissent même pas la Pologne contre la tyrannie russe, à plus forte raison sont-ils loin de lui assurer une paix durable. Aussi ne sont-ce pas les six points qui ont de l'importance pour la Pologne, mais les conférences où ils doivent être débattus et l'armistice qui doit précéder les conférences. »

« Les conférences démontreront qu'il est impossible d'élargir les six points dans un sens conforme aux besoins de la nation et aux exigences de la situation, et qu'il est également impossible de les appliquer sous le régime russe, malgré toute leur insignifiance. La Pologne ne repousse ni ne craint les conférences. »

Pologne.

On écrit de Varsovie, le 14 juillet, à la *Presse*, de Vienne :

« La position du grand-duc Constantin est réellement digne de pitié. Attaqué de deux côtés à la fois, en but aux défiances du vieux parti russe dont il a été jadis l'espérance, et à la haine des Polonais, l'inquiétude dévorante que lui inspirent les dangers qui menacent sa vie est bien fondée, bien que jusqu'ici le gouvernement national s'est efforcé, jusque dans ces derniers temps, de protéger sa sécurité personnelle. On l'a prévenu de ce côté qu'il ferait bien de ne plus faire de promenades hors de la ville, parce qu'il y avait des gens qui voulaient l'enlever. Il avait fini par trouver insupportable de rester constamment dans le château et le jardin du château, entouré de gardes en uniformes ou en bourgeois, et il avait recommencé à faire quelques excursions sous une forte escorte, il est vrai. »

« Par suite de cet avis, le grand-duc reste aujourd'hui dans ses appartements, et là encore il ose à peine manger à son appétit. Il a été constaté, en effet, qu'on a essayé de l'empoisonner avec du beurre. Depuis, on prend les mesures de précau-

tion suivantes : On a fait venir de Paris des caisses en argent, élégantes, garnies de serrures de sûreté. C'est dans ces caisses qu'on met les plats destinés à la table du prince. Un domestique sur lequel on peut compter porte ces caisses à la cuisine et y place les plats après que le cuisinier a goûté en sa présence tous les mets et boissons destinés au prince. On referme ensuite les caisses et on les porte sur la table. Le grand-duc ne voit presque personne que ses deux aides-de-camp. Sa famille est déjà partie, et il n'a qu'un seul désir : de la suivre le plus tôt possible. »

Mexique.

Nous lisons dans la *France* :

« Mexico, situé à 118 kilomètres de Puebla, est la ville la plus belle et la plus importante du Mexique. Sa population s'élève à environ 250,000 habitants. Ses rues orientées aux quatre points cardinaux et parfaitement alignées, laissent apercevoir à leur extrémité la chaîne de montagne qui encadre la vallée, au centre de laquelle s'étend cette vaste cité. »

« Elle renferme de beaux monuments et de magnifiques promenades, dont la principale est celle de l'Alameda. Plusieurs grands lacs l'entourent ; les deux plus rapprochés sont ceux de Tezucoc et de Jochimilco. »

« Au milieu de la ville est la grande place ou *Plaza Mayor*, vaste quadrilatère au côté nord duquel s'élève la cathédrale surmontée de deux belles tours, tandis qu'à l'orient s'élèvent, sur une longueur de 200 mètres, le Palais national, siège ordinaire du Gouvernement, avec tous les ministères, le Sénat, la Chambre des députés, la Cour suprême de justice, la commanderie générale, la trésorerie, l'hôtel des monnaies, l'hôtel de la poste, le jardin botanique et les casernes. »

« Du côté du couchant et du midi, le cadre de la grande place se trouve achevé par l'Hôtel-de-Ville, qui a une belle façade, par le palais de l'Université, celui du vice-roi, le Musée et l'École des mines qui est, comme architecture, le plus beau monument de Mexico. »

« On assure que Juárez s'est retiré à Cuernavaca, ville située à 150 kilomètres de la capitale, et qu'il va chercher à rallier ses partisans et à y former une ombre de gouvernement. Il peut, quant à présent, se maintenir dans une province éloignée ; mais cette attitude ne saurait amener aucun résultat pour lui. »

« Les Français, possédant Mexico, Puebla, Orizaba et toute la ligne stratégique

qui conduit de la mer à la capitale, sont maîtres du pays, et lorsque le chemin de fer qui ira dans un an jusqu'à Puebla sera entièrement construit, le Mexique se trouvera transformé par l'anéantissement naturel du banditisme, qui est sa plaie. »

« Aujourd'hui que nous possédons Mexico, l'administration du pays va être organisée d'après la méthode française, et déjà les employés amenés de France par la frégate à vapeur le *Panama* ont commencé leur service. »

« On assure que la reddition de Mexico a eu lieu le 5 juin. Si cette date est exacte, nous aurons par le paquebot-poste le *Vera-Cruz*, attendu prochainement à St-Nazaire, des détails nombreux sur cet événement important, car le *Vera-Cruz* a quitté le golfe du Mexique le 16 juin dernier. »

M. RENAN RÉFUTÉ PAR NAPOLEON.

Nous lisons dans la *France*, sous la signature de M. E. QUINSAZ :

Sous ce titre : *La Vie de Jésus*, M. Renan vient de publier un livre qui fait grand bruit et qui est la négation de la divinité du fondateur du christianisme.

Selon M. Renan, Jésus-Christ était un homme de génie, mais ce n'était qu'un homme.

Voici une puissante réfutation qui s'élève contre cette thèse. Elle est datée de SAINTE-HELENE, et elle est signée NAPOLEON.

Un jour, le général Bertrand soutenait devant l'Empereur l'opinion que M. Renan vient d'exposer dans son livre. L'ancien maître du monde, devenu un grand philosophe, dont la magnifique intelligence, dégagée des ambitions humaines, planait sur tous les aspects du monde moral, interrompit le général par cette saisissante apostrophe : « Je me connais en hommes » et je vous dis que Jésus n'est pas un homme. »

Puis, développant cette pensée avec une incomparable éloquence, il ajouta :

« L'Évangile possède une vertu secrète, je ne sais quoi d'efface, une chaleur qui agit sur l'entendement et qui charme le cœur. On éprouve à le méditer ce qu'on éprouve à contempler le ciel. L'Évangile n'est pas un livre, c'est un

être vivant, avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension. Le voici sur cette table, es livre par excellence (et ici l'Empereur le toucha avec respect), je ne me lasse pas de le lire, et tous les jours avec le même plaisir. »

« Le Christ ne varie pas, il n'hésite jamais dans son enseignement et la moindre affirmation de lui est marquée d'un cachet de simplicité et de profondeur qui captive l'ignorant et le savant, pour peu qu'ils y prêtent leur attention. »

« Nulle part, on ne trouve cette série de belles idées, de belles maximes morales qui défilent comme les bataillons de la milice céleste, et qui produisent dans notre âme le même sentiment que l'on éprouve à considérer l'étendue infinie du ciel tout resplendissant, par une belle nuit d'été, de l'éclat des astres. »

« Non-seulement notre esprit est pré-occupé, mais il est dominé par cette lecture, et jamais l'âme ne court risque de s'égarer avec ce livre. »

« Une fois maître de notre esprit, l'Évangile captive notre cœur. Dieu même est notre ami, notre père et vraiment notre Dieu. Une mère n'a pas plus de soin de l'enfant qu'elle allaite. L'âme, séduite par la beauté de l'Évangile, ne s'appartient plus. Dieu s'en empare tout à fait, il en dirige les pensées et les facultés : elle est à lui. »

« Quelle preuve de la divinité de Jésus-Christ ! Avec un empire aussi absolu, il n'a qu'un seul but, l'amélioration spirituelle des individus, la pureté de la conscience, l'union à ce qui est vrai, la sainteté de l'âme. »

« Enfin, et c'est mon dernier argument, il n'y a pas de Dieu dans le ciel, si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême en usurpant le nom de Dieu. Jésus est le seul qui l'ait osé. Il est le seul qui ait dit clairement : *Je suis Dieu !* Ce qui est bien différent de cette affirmation : *Je suis un dieu !* ou de cette autre : *Il y a des dieux.* L'histoire ne mentionne aucun autre individu qui se soit qualifié lui-même de ce titre de dieu dans le sens absolu. La Fable n'établit nulle part que Jupiter et les autres dieux se soient eux-mêmes divinisés. C'est été, de leur part, le comble de l'orgueil et une monstruosité, une extravagance absurde. C'est la postérité, ce sont les premiers despotes qui les ont déifiés. Tous les hommes étant d'une même race, Alexandre a pu se dire le fils de Jupiter. Mais toute la Grèce a souri de cette supercherie, et, de même l'apothéose des

FENILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 15 JUILLET 1863.

— N° 10. —

LE TREMBLEMENT DE TERRE *

CHAPITRE XVII.

APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE.

(Suite).

Nulle calamité n'est comparable à un tremblement de terre. Un incendie ne ravage qu'une localité ; une inondation, lors même qu'elle couvre une grande étendue de pays, laisse toujours à sec des régions élevées, où les victimes du sinistre échappent à la mort. La catastrophe de Caracas, au contraire, bouleversa en quelques instants toute la contrée. Chaque ville, chaque village, ne pouvant compter sur ses voisins, se vit complètement sans ressources. Point d'abri pour les blessés et les malades ; point de vivres, point d'eau — car les sources avaient tari. — Litreries et ustensiles de ménage étaient enfouis sous les ruines. De crainte d'épidémie, on dressa dans les rues des

bûchers où l'on brûla les cadavres ; malgré cette précaution vinrent se joindre à la famine et au dénuement les maladies engendrées par les privations de toute espèce et par la masse de blessés qu'on entassait dans le petit nombre de bâtiments préservés.

Quant à continuer les armements, à remplacer les bataillons perdus, pas moyen d'y songer. Il fallait se borner d'abord aux mesures indispensables pour rétablir l'ordre intérieur et conjurer des dangers nouveaux. L'armée de Miranda était serrée de près par le général espagnol Monteverde. On avait lieu de craindre que ce général ne profitât de la catastrophe pour marcher sur la capitale. Déjà les lâches tremblaient, tout prêts à se soumettre sans résistance à l'ennemi victorieux, et Caracas était menacé de la perte de son indépendance, après l'anéantissement subit de sa prospérité.

CHAPITRE XVIII.

LES ESPÉRANCES DÉTRUITES.

Un malheur n'arrive jamais seul, et la plus funeste conséquence du tremblement de terre fut pour Caracas le découragement qui s'empara des citoyens. Une victoire navale remportée à l'embouchure de l'Orenoque ne leur rendit même pas la confiance. Il courait des bruits fâcheux sur le sort de l'armée aux ordres de Miranda, et déjà l'on disait que le président et la Junta allaient être contraints de se réfugier dans les États de l'Amérique du Nord.

Le sauf-conduit accordé à don Escudero était expiré depuis longtemps ; mais personne ne songait plus à lui. Tombée

dans le même oubli, la comtesse del Tesoro aurait pu quitter Caracas. Mais elle y resta volontairement, Escudero étant toujours malade des suites de sa blessure, et l'aliénation mentale de Paula résistait à tous les remèdes. Quant à don Antonio d'Heurta, on ignorait s'il avait péri.

Dona Louisa avait trouvé à la villa de l'Anaco un asile pour elle et pour les siens ; mais à peine Joséfa s'apercevait-elle de leur présence. On avait transporté là tant d'autres malades qu'il ne lui restait qu'une petite chambre, où elle se consacrait tout entière à soigner le marquis. La comtesse ne passa d'ailleurs que peu de jours dans cette maison hospitalière ; elle la quitta dès qu'on lui eut préparé un refuge dans une métairie à elle, que la catastrophe avait respectée en partie. C'est là qu'elle vivait depuis, triste, grave, taciturne, indifférente à tout. Son inflexible orgueil était brisé ; l'état de sa fille, ne s'améliorant point, nourrissait en elle un chagrin profond.

L'existence de Joséfa n'était guère plus digne d'envie. Le marquis avait les deux jambes fracturées ; mais la guérison de ces fractures prenait un cours plus rapide et plus heureux qu'on ne l'avait espéré. Par contre, sa blessure à la tête n'avait pas été sans influence sur le cerveau, à en juger par l'état d'insensibilité qui persistait encore après plusieurs semaines, sauf de rares et courts intervalles.

Dans ces moments lucides, Rodriguez cherchait à retrouver ses souvenirs et à se rendre compte de la situation, qu'il ne s'expliquait qu'imparfaitement. — C'était alors pour Joséfa une tâche difficile d'éclaircir ses questions, et même de le tromper par des mensonges innocents ; car les médecins redoutaient avec raison les effets

d'une émotion violente. Ils avaient donc recommandé de lui taire d'abord les malheurs de Caracas et surtout la perte de sa mère, et de ne l'en instruire que peu à peu, à mesure que la guérison ferait des progrès.

« Pourquoi ne vois-je jamais ma mère auprès de mon lit ? demanda Rodriguez, la seconde ou la troisième fois qu'il retrouva sa connaissance. »

« Elle est malade elle-même et contrainte de vous abandonner à mes soins. N'êtes-vous pas satisfait de mes dispositions ? »

Un faible et affectueux sourire de reconnaissance, telle fut sa réponse. Puis il reprit :

« Pourquoi es-tu en deuil ? Serions-nous encore dans la semaine sainte ? Il me semble pourtant avoir dormi bien plus de trois nuits et de trois jours depuis que le tremblement de terre m'a jeté sous les pieds de mon cheval. »

« En effet, Pâques est passé depuis longtemps ; mais tout Caracas est en deuil à cause des ravages de la catastrophe. »

« À combien évalue-t-on le nombre des morts ? Une partie du régiment que je passais en revue a-t-elle été sauvée ? Comment ma mère s'est-elle échappée de notre maison de Caracas, qui est probablement en ruines ? »

« Les médecins vous défendent toute tension d'esprit. D'ailleurs, vous vous remuez trop en parlant. »

« Oh ! non ; comment le pourrais-je ? J'ai les membres tout paralysés ; je sens à peine si j'ai des pieds et des mains. Qu'ai-je donc, en réalité ? Il me semble qu'un jour j'ai été martyrisé par une demi-douzaine de personnes à la fois. »

Vous n'avez plus rien de pareil à crain-

dre. Vos pieds sont en pleine voie de guérison. »

« J'avais donc les pieds cassés ? Tous les deux ? »

« Tous les deux, puisque vous tenez à le savoir. Mais vous voilà plus d'à moitié rétabli. Je vous prie seulement de rester tranquille et de réserver vos questions pour le moment où les médecins me permettront de causer avec vous. »

« Tu as raison, bonne Joséfa. Mes salutations à ma mère, et souhaite-lui de ma part une prompt guérison. »

Joséfa détourna la tête pour cacher ses larmes.

« Si mon état présente du danger, tu le diras à ma mère, n'est-ce pas ? » ajouta le malade.

Elle ne put répondre ; le tremblement de sa voix aurait trahi la vérité. Bientôt Rodriguez se calma, puis se plaignit d'un grand mal de tête et finit par s'endormir.

Les jours suivants, une fièvre violente ne laissa plus au malade assez de liberté d'esprit pour qu'il pût se livrer encore à ses préoccupations morales. Il cessa donc ses questions embarrassantes.

La saison des pluies était arrivée ; la fraîcheur vivifiante qu'elle répandait dans l'air, si lourd, si embrasé jusque là, eut un effet salutaire sur la santé du marquis. La fièvre persista encore longtemps ; mais enfin sa jeunesse et sa bonne constitution triomphèrent, et les médecins le déclarèrent en convalescence au moment où la campagne reverdisait, où les fleurs et les plantes renaissaient du sein même des ruines et venaient jeter un voile riant sur les monuments de cette grande dévastation.

L'avenir de l'Etat se présentait sous des